
Fonder l'attractivité d'activités indignes

La critique artiste au secours des pigistes

HABITUÉS À VOIR dans le journalisme une activité dont il est possible à certains jeunes gens de ressentir la vocation et de vouloir faire l'objectif professionnel de leur vie, nous avons oublié qu'il n'en fut pas toujours ainsi. Longtemps, le journalisme fut de ces métiers qui n'offraient pas à leurs titulaires la possibilité d'imaginer qu'ils les avaient embrassés par attirance personnelle. À l'instar des « sales boulots » analysés par Everett Hughes (1996) ou mieux encore, des « emplois alimentaires » qui, dans le domaine de la création, permettent à leurs titulaires de financer une activité artistique trop peu rémunératrice (Freidson, 1986) ou de faire leurs armes en attendant l'occasion d'exprimer un jour leur « vrai » talent (Chalvon-Demersay et Pasquier, 1993), les journalistes du XIX^e siècle étaient le plus souvent obligés d'admettre ne s'acquitter de leur emploi qu'en raison d'une nécessité – qu'ils espéraient temporaire – et dans l'attente de « jours meilleurs ». Les travaux des historiens ont ainsi souligné combien, à cette époque, le journalisme, en même temps qu'il était perçu par nombre de jeunes lettrés comme un moyen pour subsister, constituait à leurs yeux un tremplin vers d'autres mondes, investis, eux, d'une vocation : la littérature et la politique (Ferenczi, 1993). Cette propriété du

monde journalistique d'alors de constituer un espace intermédiaire à partir duquel se hisser, à l'aide des ressources relationnelles et économiques qu'il était possible d'y accumuler, dans d'autres sphères sociales, s'illustre à merveille dans une figure comme celle d'Hippolyte de Villemessant (chapitre 7) ou encore, au plan fictionnel, dans les pages que Maupassant consacre aux ambitions de carrière de son Bel-Ami. C'est encore par référence à cette qualité, propre à l'espace journalistique d'alors, de se présenter comme l'antichambre d'autres activités, que doit se comprendre le mot, parfois prêté à Jules Janin, selon lequel « le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir. »

Si le journalisme peinait alors à susciter pour lui-même des vocations, ce n'est plus le cas de nos jours. Il n'est qu'à voir, pour s'en convaincre, le nombre de candidats qui frappent chaque année aux portes des écoles de journalisme. Ou plus encore, les motivations qu'ils affichent et les plans de carrière auxquels ils rêvent, dans lesquels le journalisme constitue un point d'arrivée et non plus une voie de passage. Comment expliquer pareille transformation de la valeur sociale d'un métier ? Comment une activité longtemps perçue comme essentiellement « alimentaire » et transitoire a-t-elle pu devenir l'objet d'attirances personnelles et l'objectif ultime d'une ambition professionnelle ?

Dans les lignes qui suivent, nous partirons de l'hypothèse que l'on assiste aujourd'hui en France à la répétition d'une opération de transmutation de ce genre, quoiqu'à un autre niveau. Non plus, donc, à propos de l'attractivité et de la dignité qui s'attachent au métier de journaliste mais à propos de celles qui pourraient un jour s'associer, au sein même de ce métier, à la condition de travailleur pigiste. Ainsi, plutôt qu'une étude sociohistorique sur la façon dont les professionnels du journalisme ont progressivement réussi à asseoir, tout au long du xx^e siècle, l'intérêt propre et le prestige de leur métier¹, nous allons nous tourner vers une enquête sociologique auprès de pigistes lancés aujourd'hui même dans une

1. Pour des références bibliographiques sur ce point, *supra*, p. XXX, note 3.

entreprise analogue, celle de rendre vocationnelle leur condition – souvent dévaluée. Le but n'est pas seulement d'analyser les raisonnements, les justifications et les procédures par lesquelles ces pigistes entendent « prouver » au monde que leur condition ne s'embrasse pas par nécessité et faute de mieux mais bien par attirance et choix personnels. Il est encore de saisir les limites que rencontre une telle entreprise. Il est aussi de souligner ce que l'expression la plus sincère d'une vocation *personnelle* pour le métier de journaliste ou pour la condition de pigiste, doit au travail *collectif* sans lequel pareille expression demeurerait informulable et ne viendrait sans doute même pas à l'esprit.

L'impossibilité d'asseoir la vocation sur une critique sociale

Les pigistes qui entreprennent de construire l'attractivité sociale et la valeur distinctive de leur condition ne se recrutent pas de manière aléatoire au sein de la population, nombreuse, des journalistes « précaires ». Pour notre part, nous les avons pour l'essentiel rencontrés au sein d'une association, Profession pigiste. Née en 2000, à la suite d'un conflit du travail qui, aux yeux de ses membres fondateurs, avait révélé combien les pigistes étaient mal représentés au plan syndical², elle compte aujourd'hui une centaine d'adhérents. Tous sont des pigistes de presse écrite et, quoique de spécialités et d'âges variés, tendent à avoir en commun, sinon de rencontrer une réussite professionnelle importante, du moins de ne pas éprouver la grande précarité de certains de leurs collègues. Profession pigiste, bien qu'ayant certains objectifs similaires à ceux d'un syndicat (notamment, celui d'informer les pigistes sur leurs droits), se veut avant tout un espace de réflexion sur la pige et la situation de pigiste ainsi qu'un lieu de socialisation et d'échange de contacts professionnels entre pigistes.

2. Les organisations syndicales n'ont pris en compte les pigistes que récemment : par exemple, le pôle « pigistes » du Syndicat national des journalistes n'a été fondé qu'en mai 2002.

Un premier front sur lequel les membres de cette association engagent un travail collectif pour inverser les stigmates attachés à leur statut concerne la question de leur condition économique. Travailleurs précaires, les pigistes sont en effet souvent dépeints comme des journalistes pauvres. Soumis à une concurrence d'autant plus rude que le marché du travail journalistique est dépourvu de toute barrière à l'entrée³, le pigiste serait amené, sous peine de voir ses articles refusés, à abaisser ses exigences en matière de rémunération. Sur ce point, le discours développé par les membres de Profession pigiste consistera à faire apparaître comme contingente l'association entre piges et faibles revenus. Tout en reconnaissant la modestie des revenus d'activité de nombreux pigistes, les membres de l'association que nous avons rencontrés mettent unanimement l'accent sur la possibilité qu'ont les pigistes de gagner très confortablement leur vie et même de mieux la gagner que leurs confrères non pigistes. Que ce soit au cours de réunions de l'association ou d'entretiens, il n'est ainsi pas rare que des pigistes retracent leur carrière professionnelle en insistant sur le niveau très favorable de leurs rémunérations, au travers, soit de comparaisons interindividuelles avec leurs connaissances non pigistes, soit de comparaisons intertemporelles avec leur propre situation à l'occasion d'épisodes de journalisme « en rédaction ».

Un tel discours joue un rôle crucial au moment de convaincre de jeunes adhérents de l'association que le fait qu'ils sont entrés dans le métier « par la pige » ne constitue en rien une voie de relégation et ne les prive pas de l'espoir d'un jour bien gagner leur vie. Certains interviewés insistent, dans cette optique, sur le fait que pour quelques-uns, *quand bien même ils demeureraient rares*, la pige pourra être associée à des revenus très élevés. L'argumentaire mobilisé n'est pas sans présenter, de ce point de vue, une analogie avec la loterie. Plus précisément, il peut faire songer aux passages où, dans

3. La détention de la carte de presse ne constitue en aucune manière un titre donnant accès au marché du travail : elle ne fait que sanctionner le « professionnalisme » d'un journaliste sur la base de ses revenus journalistiques antérieurs.

le premier livre de la *Richesse des nations*, Adam Smith fonde la participation aux jeux de hasard sur la « folle confiance des hommes en leur bonne étoile » – autrement dit, sur leur mésestimation de leurs chances de gains et de pertes :

Chacun s'exagère plus ou moins la chance du gain ; quant à celle de la perte, la plupart des hommes la comptent en dessous de ce qu'elle est, et il n'y en a peut-être pas un seul, bien dispos de corps et d'esprit, qui la compte pour plus qu'elle ne vaut. Le succès général des loteries nous montre assez que l'on s'exagère naturellement les chances de gain. [...] Les gens les plus sages regardent à peine comme une folie de payer une petite somme pour avoir la chance de gagner 10 ou 20 000 livres, quoiqu'ils sachent bien que même cette petite somme est peut-être 20 ou 30 fois pour 100 plus que la chance ne vaut⁴.

Un raisonnement similaire est parfois appliqué à certains marchés du travail, afin de rendre compte de l'afflux de nouveaux entrants : l'espérance objective de gains faibles se trouve éclipsée par le « fol » espoir d'obtenir les cachets mirobolants réservés à quelques-uns – cela particulièrement dans des carrières risquées, qui se déroulent en dehors des organisations (Menger, 2009). Ainsi, l'accent que mettent certains pigistes sur le niveau potentiellement élevé des rémunérations vient-il élargir chez leurs jeunes confrères, dont tous ne roulent pas sur l'or, le champ des possibles salariaux et des espérances légitimes. Les pigistes, affirme ce discours, ne sont en rien condamnés à des revenus médiocres et certains, pour peu qu'ils fassent la preuve de leur compétence, peuvent même s'attendre à gagner bien davantage que les non-pigistes. C'est ainsi, par exemple, que le président de Profession pigiste se présente lui-même comme un pigiste « cher » pour une rédaction et plus coûteux qu'un non-pigiste, du fait qu'il dispose d'une solide réputation dans le domaine de la presse agricole, qui lui permet d'alléger les contraintes concurrentielles s'exerçant sur lui : « ils [un grand

4. Adam Smith, *La richesse des nations*, Paris, Flammarion, 1991, p. 182

quotidien régional] sont venus me chercher. Ils avaient besoin de moi. Donc, j'ai pas imposé mes conditions, mais on n'a pas trop mal négocié.» Il indique ainsi, en entretien, percevoir mensuellement un peu plus de 3 000 euros.

L'effort des membres de Profession pigiste pour desserrer le nœud entre leur condition et de faibles niveaux de rémunération permet de comprendre l'échec auprès d'eux de tout discours de mobilisation fondé sur une description « misérabiliste » de leur situation économique ou envisageant de manière réaliste, c'est-à-dire à la baisse, les chances de gain que leur ouvre leur position professionnelle. C'est là une limite que l'on peut reconnaître dans les analyses qui assimilent pige et paupérisation, ou qui voient d'emblée dans la figure du journaliste pigiste un intellectuel prolétarisé (Accardo, 1998). Ces approches s'efforcent en effet de poser les fondements d'une *critique sociale* de la condition de pigiste, que certains professionnels récusent par avance dans la mesure où ils ne veulent pas concevoir la misère économique comme une caractéristique définitivement et automatiquement attachée à leur condition⁵.

Absence de routine et autonomie : la convocation d'une critique artiste

Les pigistes ne travaillent que « par projet », au « coup par coup », en collaborant avec des rédactions qui peuvent à tout moment cesser de recourir à leurs services. Ainsi, tant qu'ils n'ont pas établi de relation d'emploi un peu stabilisée avec

5. On reprend ici, et dans la section suivante, l'opposition entre *critique sociale* et *critique artiste* théorisée par Luc Boltanski et Ève Chiapello (1999). Rappelons que ces auteurs appellent « critique sociale » celle qui, s'appuyant de manière privilégiée sur les ressources du socialisme et du marxisme, dénonce un capitalisme générateur de misère et d'inégalité chez les travailleurs mais aussi d'opportunisme et d'égoïsme dans la vie sociale. Ils nomment « critique artiste » celle qui fustige ce qui, au sein des organisations productives modernes, opprime les aspirations humaines à la créativité, réduit la liberté et l'autonomie des individus, et créé, au sein des rapports sociaux, de l'inauthenticité.

des titres de presse auprès desquels ils ont réussi à se faire connaître et apprécier, il leur faut faire l'effort de réaliser leur volume de pages par la technique du « placement de sujet » (Pilmis, 2007). Ce placement consiste en une entreprise de démarchage des rédactions qui nécessite de porter une grande attention, non seulement à l'actualité, mais encore à la ligne éditoriale du titre démarché et qui requiert de faire preuve d'originalité par rapport à d'éventuels concurrents. Comme nous l'explique cette journaliste pigiste, spécialiste du domaine scientifique : « Tout le temps, il faut harceler [les magazines] et alors surtout, il faut avoir un truc ultra-original. C'est-à-dire que quand on n'est pas connu... Quand je dis "pas connu", c'est dans le sens de "quand on n'a pas déjà une première collaboration avec le journal". »

Cette incertitude inhérente à la relation d'emploi du pigiste constitue, pour les membres de Profession pigiste, un second front, sur lequel ils sont appelés, pour rendre attractive leur situation socioprofessionnelle, à engager un important travail de redéfinition des situations. L'enjeu est pour eux de réussir à faire apparaître ce que cette incertitude peut avoir d'avantageux et d'excitant au plan professionnel.

Dans cette optique, certains de nos interviewés commencent par refuser la notion de « précarité », qu'ils jugent trop négative. Ils lui préfèrent celle d'« instabilité », dans laquelle ils veulent voir un principe de régénération de leurs pratiques. Loin de devoir être redoutée comme anxiogène et inhibitrice, l'instabilité, expliquent-ils, est une source de plaisir et de stimulation, qui introduit dans les façons de faire et de penser un renouvellement bénéfique. Ainsi conçue, la notion ne s'oppose plus à la « sécurité » dont sont réputés bénéficier les non-pigistes mais plutôt à la « routine » qui conduirait ces derniers à s'enfermer dans un rapport au métier empreint de monotonie, de conformisme et de lassitude. Le caractère incertain et discontinu de l'activité de pigiste se trouve, par là, littéralement magnifié. Les interviewés l'associent d'ailleurs volontiers à un mot d'ordre qu'ils font leur : le pigiste doit être adepte de la « remise en cause permanente » ; il ne lui est pas permis de « s'endormir ». De fait, les relations d'emploi bâties avec les titres de presse

étant particulièrement fragiles et réversibles, les pigistes se doivent de préserver et de faire fructifier leur réputation au sein de leur milieu professionnel. Ce qui signifie : rester original et inventif, tout en maintenant la « qualité » et la fiabilité de ses articles. Comme l'explique, non sans fierté, le président de Profession pigiste : « [La remise en cause], pour un pigiste, c'est tous les matins. Parce que t'as aucun droit à l'erreur. Si tu fais une connerie dans un canard, t'es grillé pour un moment ! »

Ces propos le suggèrent en creux : les conditions de travail de leurs confrères non pigistes, comme le rapport que ces derniers sont réputés entretenir avec le métier de journaliste, servent de figure repoussoir aux membres de l'association. Les journalistes en contrat à durée indéterminée sont ainsi volontiers décrits comme dépourvus de tout ce qui fait la valeur des travailleurs de la pige : créativité, goût de l'originalité, capacité à la remise en cause de soi. Cette peinture négative se renforce encore par la dénonciation du carcan que constituent, selon nombre d'interviewés, les relations de travail au sein des grandes entreprises de presse. Se trouve ici visée, tout particulièrement, l'obligation de cohabiter et de travailler, dans des lieux souvent exigus, avec des partenaires que l'on n'a pas choisis. C'est d'une répulsion pour ce type de contrainte que témoigne par exemple cette journaliste pigiste spécialisée dans l'information scientifique : « J'avais pas tellement envie [de continuer à travailler dans ce journal], parce qu'ils étaient plusieurs dans le bureau, ils avaient l'air chiant. C'est vrai qu'être tous les jours au bureau avec sa collègue de bureau, la machine à café entartrée, moi je peux pas, je pète un plomb ! »

Une journaliste pigiste, spécialisée, elle, dans l'information sociale et musicale, reprend la même antienne, en affirmant pouvoir très bien « vivre sans les relations sociales du travail ». Mieux : elle estime réaliser d'importants gains de temps et d'efficacité du fait que, en tant que pigiste travaillant chez elle, elle s'épargne toute interaction inutile avec des collègues : « Ça fait du bien d'avoir ça en moins à gérer. Sinon, ça devient une perte de temps, à savoir le “bonjour” de la machine à café, le déjeuner à la cantine... » C'est aussi

ce qu'avance une jeune pigiste, spécialisée en information politique et sociale, lorsqu'elle met en valeur l'autonomie que lui confère sa situation de pigiste : « Je tiens à mon indépendance. Confortable. Chez moi. Parce que j'aurais pas du tout envie... Si je peux bosser chez moi, oui. Si je peux bosser que chez moi, oui. Mais le choix de la pige, c'est le choix dans une certaine partie... C'est un refus, aussi, de l'entreprise. Je supporte pas du tout la hiérarchie. »

Mais c'est encore dans la dénonciation des processus de bureaucratisation et de division du travail propres, selon eux, aux grandes entreprises de presse, que culmine l'attaque des membres de Profession pigiste. À bien des égards, la figure du journaliste « en entreprise » qu'ils campent, emprunte ses traits à celle du travailleur manuel des industries tayloristes. L'expression de « journaliste posté », qui revient dans plusieurs entretiens, est à cet égard caractéristique, comme l'est également la stigmatisation du travail journalistique lorsqu'il se résume à n'être plus que la lecture et le tri de dépêches – une forme d'activité qui semble aux interviewés incompatible avec l'idéal du « journalisme de terrain » qu'ils se disent, de leur côté, vouloir incarner. La représentation du journalisme de rédaction véhiculée par le récit de ce journaliste travaillant dans l'audiovisuel public, qui prend un malin plaisir à confronter les illusions d'aspirants au journalisme à la réalité du métier, fait écho à la séquence d'ouverture du film de Raymond Depardon, *Numéro zéro. Naissance d'un journal* (1977), consacré au *Matin de Paris*, qui figure un jeune journaliste déchirant mécaniquement les dépêches émises par un téléscripateur puis parcourant les couloirs du journal les bras chargés de plusieurs mètres de papiers qu'il a pour mission d'épingler au mur : « J'étais arrivé avec des dépêches et j'ai filé des dépêches [aux étudiants]. Je leur ai dit : "voilà, ça commence par là." [...] Ils regardaient, et ils disaient : "mais, c'est quoi ?" ; "Vous en avez des kilomètres qui tombent tous les jours." »

Rien de tel en ce qui les concerne, affirment les pigistes que nous avons rencontrés. Ils insistent au contraire sur leur relative « liberté » et leur autonomie de travail. Extérieurs aux rédactions, ils estiment ne pas dépendre, au même degré

que leurs confrères non pigistes, de la hiérarchie interne à l'entreprise de presse. Certains en veulent pour preuve que la définition des contours de leurs articles leur appartient très largement. À ce titre, leurs conditions d'exercice du métier les auraient affranchis des contraintes organisationnelles que subissent leurs confrères et dont ils diagnostiquent qu'elles sont, chez ces derniers, la source d'un manque récurrent d'originalité et d'imagination. Les pigistes, eux, en raison même de leur statut, auraient davantage la possibilité de libérer leur créativité et de se montrer inventifs. Ils auraient aussi plus de facilités à se concevoir comme maîtres de leur production : là où les entreprises de presse imposent à leurs salariés une division du travail si rigide et si poussée qu'elle leur interdit de se reconnaître pleinement comme les auteurs à part entière de ce qu'ils produisent, le statut de pigiste, se rapprochant de celui de travailleur indépendant, permettrait de se réappropriier son travail.

Les membres de Profession pigiste, on l'a vu, tournent ostensiblement le dos à la critique sociale. Pour autant, leur entreprise de valorisation du statut de pigiste est loin de pouvoir être dite acritique. Elle déploie au contraire de violentes diatribes et ne ménage pas ceux qu'elle désigne comme ses contre-exemples. Est en jeu la place prise, au cœur du fonctionnement du système de production de l'information, par une conception du travail qui, selon nos interviewés, encourage toujours davantage la standardisation et la division des tâches, jugulant par là même, chez les journalistes, toute créativité et toute velléité d'autonomie. Nous retrouvons ici les principaux ingrédients de la *critique artiste* telle que Luc Boltanski et Ève Chiapello les ont inventoriés. Comme l'a écrit cette dernière :

La critique artiste permet de revendiquer *a contrario* la possibilité d'exercer une activité gratuite sans autre fin qu'elle-même, le droit de ne pas avoir un travail soumis à l'autorité et au bon vouloir d'un autre, de produire des œuvres uniques et singulières loin de la reproduction de masse que permet l'industrie ; elle valorise l'élan créatif, l'inspiration, précocise l'invention chaque jour de sa vie, le détachement des

puissances matérielles et temporelles qui portent atteinte à la liberté sacrée, la sortie de la prison du raisonnable et du raisonné (Chiapello, 1998, p. 37).

Le pigiste, dernier vrai journaliste ?

En valorisant une puissance créatrice dont les fondements se trouveraient dans leur autonomie de travail aussi bien que dans l'obligation d'un permanent renouvellement, à laquelle ils se soumettraient avec enthousiasme, les pigistes que nous avons rencontrés, ne font pas que saper l'autorité de leurs confrères non pigistes en employant contre eux les armes de la critique artiste : ils s'attribuent aussi en retour, et par là même, le rôle d'une sorte d'avant-garde. Le discours qu'ils développent fait d'eux non seulement le futur démographique du journalisme mais encore l'incarnation glorieuse de son avenir, propre à redynamiser ses pratiques. La première proposition repose sur un constat objectif : qu'il s'agisse de la dynamique actuelle du recrutement au sein de la profession journalistique ou de l'importance accrue de la situation de pigiste comme moyen d'entrer sur le marché du travail, toutes les données chiffrées convergent pour souligner la montée en puissance de ce statut. Ainsi, notamment, les données fournies par la Commission de la carte d'identité de journaliste professionnel (CCIJP) font-elles apparaître que l'augmentation des effectifs dans la profession est portée assez largement, depuis plusieurs années, par les pigistes ; de même que la hausse de la proportion de pigistes au sein de la population des journalistes détenteurs de la carte de presse est continue⁶. Ces éléments de démographie professionnelle sont convoqués par les pigistes que nous avons rencontrés, pour faire de la diffusion de la pige une tendance *inéluctable et irrésistible*.

Mais ce n'est pas tout : alors que l'extension démographique des pigistes est, pour beaucoup de journalistes

6. Rappelons qu'elle est passée de 7,1 % en 1965 à 12,1 % en 1985 pour atteindre 21,7 % en 2005 (source : CCIJP/IFP).

et d'observateurs – qui la jugent souvent eux aussi inexorable – l'occasion de déplorer la fin d'un certain « âge d'or » du journalisme, les membres de Profession pigiste, tout au contraire, s'en félicitent. Car ils y voient le motif d'une sorte de résurrection du journalisme, conduisant à l'émergence de nouveaux modèles professionnels et économiques pour la presse. À ce titre, le document préparatoire mis au point par l'association pour les Assises du journalisme qui se sont tenues à Lille en 2009 est assez révélateur : dès son titre, il répond affirmativement à la question de savoir si la pige constitue un « nouveau modèle économique pour l'avenir de la presse ». Le président de l'association, quant à lui, ne manque pas de souligner en quoi la généralisation du statut de pigiste s'accompagnera demain d'une profonde révolution dans les modes d'organisation de la production journalistique :

[Bientôt, dans les journaux, ce sera] deux trois permanents, et puis une dizaine de pigistes. Après ce sera variable selon la taille du journal et le nombre de pages... Allez, entre deux et quinze pigistes extrêmement réguliers dans une espèce de premier cercle, et puis un deuxième cercle avec trente ou quarante pigistes, et les gens qui seront postés, ce sera des techniciens de la fabrication, plus que des journalistes au sens où on l'entend actuellement.

Même en admettant (ce qui est loin d'aller de soi) le caractère inéluctable de telles évolutions, en quoi devraient-elles être saluées positivement ? On sait par exemple que le développement, à bien des égards analogue, de la sous-traitance dans la plupart des secteurs industriels et de service, a souvent été décrié comme préjudiciable à la qualité des productions comme aux conditions de travail des sous-traitants. Il en va de même avec le développement de la pige, dans lequel certains voient l'amorce d'un mouvement général de précarisation de l'information (Balbastre, 2000). Les pigistes, dit-on alors, sont soumis aux lois du marché avec une intensité plus grande encore que leurs confrères en poste. Qui plus est, ils sont beaucoup plus défavorisés qu'eux dans les rapports de force instaurés avec l'employeur. Tout cela

concourrait à faire que leur statut « précaire » retentit sur la qualité des productions journalistiques.

Prenant le contre-pied de ces discours, les membres de Profession pigiste – et c'est là, en quelque sorte, le troisième front sur lequel ils engagent la lutte symbolique – cherchent à montrer que la révolution des pratiques journalistiques par la généralisation de la pige ne peut, à terme, qu'améliorer la qualité générale des « produits » journalistiques. Cette démonstration passe notamment par la mise en évidence de la proximité censée exister entre exercice de la pige et modèle du reporter qui « mouille sa chemise » en allant « sur le terrain ». Si les pigistes doivent être considérés comme l'avenir du journalisme, c'est ainsi qu'ils seraient les seuls aujourd'hui capables d'incarner, par leur pratique du métier, l'idéal du « journaliste debout », n'hésitant pas à aller à la « pêche aux infos » – contrairement au journaliste « posté » et sédentaire vers qui l'information converge, *via* les dépêches, les autres médias et Internet. Les pigistes se décrivent alors – expression employée par plusieurs de nos interviewés – comme étant « bientôt les seuls à aller sur le terrain ». Ainsi, par un paradoxe qui n'est qu'apparent, l'idéologie d'avant-garde des pigistes se promet de retourner à la source fondatrice du journalisme moderne, jugée aujourd'hui en péril : le « reporterisme ». Sa revendication de modernité s'appuie sur la « redéfinition nostalgique des standards légitimes de la profession », pour reprendre les termes de Jean-Marie Charon :

Dans le constat de la progression du journalisme assis s'expriment un regret et une critique, qui valorisent en retour une pratique dominée par la prise de risques, l'exposition personnelle et physique sur le terrain dans des situations dangereuses, difficiles ou pénibles. Celle qui, précisément, permettrait d'asseoir le respect auquel pourrait prétendre le journalisme dans nos sociétés et au sein des entreprises de médias. [Ceux qui partagent ce regret] expriment alors leur attachement à un modèle idéal de ce qui fonde le journaliste, confortant un mode de légitimation de toute la profession, à leurs yeux comme vis-à-vis de leurs sources et du public (Charon, 1993, p. 46).

Si la généralisation de la pige ouvre l'espoir d'une amélioration d'ensemble de la qualité des productions journalistiques, c'est encore, disent les membres de Profession pigiste, que la spécialisation, qui fait figure de quasi-nécessité de leur statut, y contribue. Il est à ce titre particulièrement remarquable que l'une des premières informations énoncées par un pigiste se présentant, au cours des entretiens ou lors de réunions entre confrères, soit sa spécialité professionnelle (journaliste sportif, économique, etc.). Au cours des réunions, la question de la spécialisation est d'ailleurs régulièrement abordée et se voit alors parée de nombreuses vertus : c'est, dit-on, un moyen de développer une capacité d'expertise et donc d'accroître sa plus-value par rapport aux autres journalistes ; c'est, de ce fait même, un moyen de réduire la concurrence et d'augmenter les chances de réussite d'un « placement de sujet ». Ce qu'un interviewé, pigiste spécialisé en presse informatique, exprime ainsi : « C'est pas la guerre [entre pigistes] parce que chacun a plus ou moins sa spécialité, et on se débrouille très bien comme ça. » La spécialisation constituerait en fin de compte, pour les entreprises de presse, la garantie d'articles « de qualité » – puisqu'écrits par un quasi-expert du domaine – et pour les pigistes, l'assurance de pouvoir intéresser à leur travail des entreprises de presse – l'inventivité dont ils peuvent faire preuve étant à la fois cause et conséquence de l'exploitation d'une « niche ». Une pigiste spécialisée en presse économique fait ainsi de la spécialisation un processus lié à la pratique professionnelle :

C'est pas que c'est une nécessité [la spécialisation], mais ça se fait comme ça, quoi. Enfin, « ça se fait comme ça »... Ça s'est fait comme ça pour moi, parce que moi, je travaille régulièrement pour deux journaux, et ce sont les mêmes rubriques. Mais je sais pas s'il y a des pigistes, il y en a sans doute, qui font trois jours de la culture, le lendemain autre chose... Je sais pas : c'est peut-être possible. Sans doute d'ailleurs, je sais pas. Mais je pense qu'après, c'est plus difficile de vendre... ben de se vendre auprès des journaux. [...] C'est comme quand on recherche un emploi dans n'importe quel autre domaine, faut quand même dire : « moi, je suis compétente dans tel truc. »

Par cette insistance sur la spécialisation et l'expertise, le lien classiquement opéré par la *critique sociale* entre compétition marchande et qualité du produit journalistique se trouve inversé : la concurrence très sévère dans laquelle sont investis les pigistes n'est plus dénoncée comme la cause de la baisse de la qualité de leurs productions, mais au contraire, désignée comme un motif de l'élévation de la qualité générale – selon le principe d'une sorte de « mieux disant » journalistique qui traduirait le fait que chaque concurrent est amené à se spécialiser davantage encore et à devenir un meilleur expert qu'il n'est. Dans les discours, la spécialisation se marie par ailleurs assez facilement avec la valorisation du travail de terrain, et les deux sont susceptibles de se renforcer mutuellement : le travail « de terrain » donnant accès à des informations précises et précieuses sur des sujets particuliers dont la publication est susceptible de faciliter par la suite l'accès au terrain.

Le travail collectivement mené par les membres de Profession pigiste aboutit au final à restaurer chez eux une forme d'estime de soi, assise sur la compétence qu'ils peuvent revendiquer et attester par la mise en scène de la performance *via* la concurrence. Se signale alors, dans leurs propos, une dernière caractéristique propre à la *critique artiste* : son aristocratismes. Si l'on suit Ève Chiapello (1998, p. 41), c'est en effet essentiellement par opposition à la figure du bourgeois que la critique artiste s'est constituée au XIX^e siècle, en affirmant contre le matérialisme capitaliste « l'orgueil aristocratique d'un être que son don de naissance retranche et élève au-dessus du commun des mortels dans une conception renouvelée de la noblesse ». Or, c'est bien ce type de noblesse morale que les pigistes engagés dans l'entreprise de valoriser leur statut tendent à revendiquer pour eux-mêmes lorsqu'ils soulignent que, contrairement à leurs confrères « postés » qui ont trahi les idéaux de la profession – notamment l'exigence du « terrain » – ils entendent, eux, y demeurer fidèles et les défendre, coûte que coûte. Au total, ces pigistes constitués en « avant-garde » ne se présentent pas seulement comme de « meilleurs » journalistes que les non-pigistes mais, à certains égards, comme les « seuls » à réaliser pleinement l'idéal professionnel journalistique.

*
* *

Les pigistes sont détenteurs d'une identité professionnelle d'autant plus facile à discréditer que nombre d'entre eux demeurent durablement dans ce statut « précaire », alors même que celui-ci, traditionnellement, est censé n'être qu'un état transitoire ou préparatoire précédant l'accès à un emploi stable. Face à cette vulnérabilité, certains, comme ceux rencontrés dans cette étude, ne réclament pas qu'on leur donne enfin les moyens de sortir de la précarité – revendication qui les mènerait à déployer alors une *critique sociale*. Le travail politique qu'ils produisent vise au contraire à ériger l'instabilité dans laquelle ils se trouvent en une norme positive, et à faire de leur condition, le destin à la fois inéluctable et souhaitable du journalisme dans son ensemble – ce qui les propulse *de facto* en position d'avant-garde. Cette option les amène à puiser très abondamment dans la *critique artiste*, en multipliant à l'égard des journalistes « en poste » attaques et jugements dévalorisants.

Voilà qui souligne à quel point les entreprises consistant à rendre vocationnel un métier ou un statut qui, jusqu'alors, ne l'était pas, reposent, pour une part essentielle, sur un travail critique. C'est en effet *par opposition* à d'autres segments professionnels et à d'autres manières de faire que ceux qui cherchent à fonder l'attractivité d'une activité indigne, peuvent parvenir à la magnifier moralement et à lui faire reconnaître une noblesse. On comprend mieux, de ce point de vue, pourquoi l'affirmation, au cours du xx^e siècle, d'une vocation journalistique n'a pu se faire sans une disqualification, chez les aspirants au métier, de leurs ambitions littéraires d'une part, politiques d'autre part. Ce qui se rejoue sous nos yeux, est du même ordre : l'affirmation d'une vocation de pigiste appelle – et d'une certaine façon, exige – que l'ambition des aspirants au métier de journaliste à devenir un jour titulaires d'un poste dans une entreprise de presse, soit dénigrée.

Olivier Pilmis

Leçon n° 6

Rapporter la liberté de choix individuelle au travail collectif qui la rend possible

Le cas empirique ici examiné permet d'analyser, avec une clarté rare, la tension entre choix imposé et libre choix dans la dynamique d'une intégration professionnelle. Il souligne que pour qu'un choix professionnel puisse apparaître libre à l'intéressé et être vécu comme tel, un immense travail collectif de construction de la légitimité et de l'attractivité de ce qui fait l'objet de ce choix est requis (voir sur ce point, dans un autre contexte, Suaud [1978]). Tant que ce travail est absent, le choix, s'il est fait, a toutes chances de paraître à l'intéressé imposé, c'est-à-dire non désiré.

Ces remarques ont des conséquences importantes du point de vue d'une sociologie des rapports de domination, dans la mesure où elles invitent à lier systématiquement l'objectivation de ces rapports (notamment, la mise au jour des inégalités de revenus et des relations d'exploitation au travail) à une approche compréhensive rendant compte de la façon dont ils sont perçus et interprétés par les intéressés. Elles conduisent, en outre, à concevoir cette autocompréhension par les acteurs des rapports de domination qu'ils subissent, comme nécessairement complexe : pour qui fonde sa démarche analytique sur le postulat de pluralisme, résumer une telle autocompréhension à la non-conscience du rapport de domination subi, comme peuvent être tentées de le faire certaines théories de l'aliénation, est peu satisfaisant. Le chapitre que l'on vient de lire suggère plutôt que cette autocompréhension se présente comme une tension entre la conscience qu'a l'acteur de subir un rapport de domination et son intuition que ce rapport pourrait être annulé ou renversé.

Enfin, il y a lieu d'insister sur le fait que de telles remarques ne sauraient mener à considérer les libres choix comme illusoire. D'une part, l'idée même d'un choix, fût-il contraint, implique, au plan logique, de considérer que l'acteur pourrait agir différemment : utiliser un vocabulaire de ce type, c'est donc toujours doter les acteurs d'une liberté minimale.

D'autre part, il est des situations où les choix opérés par les acteurs n'apparaissent pas contraints à leurs yeux, dans la mesure où l'objet vers lequel ils se tournent alors, a pour eux une grande désirabilité. L'analyse menée dans ce chapitre ne conduit à rien d'autre, sur ce point, qu'à souligner que de telles situations ne sont pas universelles, dans la mesure où elles nécessitent, pour se présenter comme telles aux intéressés, des conditions sociales particulières, à savoir : un travail collectif de légitimation de l'objet du choix.